

## Essai de présentation générale de l'œuvre de Boyan Papazov

Boyan Papazov (né en 1943) est relativement connu en tant que scénariste (*Vsičko e ljubov*, « Tout n'est qu'amour », 1978, et *Edna žena na 33*, « Une trentenaire d'aujourd'hui », 1982), *My little nothing* (2006), mais peu connu en tant qu'homme d'Etat (député de l'Assemblée nationale constituante en 1991, dont il est fier d'avoir démissionné à temps ; conseiller du futur président Željko Želez<sup>1</sup> lors de sa première campagne présidentielle ; attaché culturel aux Etats-Unis). Sa célébrité en tant que dramaturge ne date que de la mise en scène à Sofia de *Parler à ses puces* (*Baja si na bālHITE*), pièce désormais disponible en français dans une traduction de Tsena Mileva. *Parler à ses puces* a reçu le prix annuel de l'union des comédiens de Bulgarie en 2001. Elle a été jouée à la biennale « Nouvelles dramaturgies européennes », à Bonn, en Allemagne, en juin 2002. En mai 2005, *La braderie à démons* (titre original anglais choisi par l'auteur – *Demon sale*) a reçu le prix de la meilleure pièce bulgare de l'année de la fondation « A'Askeer ». Ce prix, décerné pour la première fois en 2005, a été créé pour récompenser des œuvres de grande qualité, avant même qu'elles n'aient été jouées à l'étranger (la seule exigence est qu'elles aient été mises en scène en Bulgarie). En 2006, la pièce intitulée *La fureur* (*Bjas*) a été nominée pour le prix « Icare ».

D'emblée, il faut souligner que Boyan Papazov est l'auteur de 11 pièces, dont 7 écrites avant 1990. Une seule de ces 7 pièces a pu être jouée avant le début de la « transition démocratique » ou *prehod*, comme l'appellent les Bulgares (*Glavanaci*, 1985, mise en scène avec la collaboration d'Alexandre Tchobanov). Nous avons donc affaire à un dramaturge qui n'avait pas la possibilité de faire jouer ses pièces sous l'ancien régime. Paradoxalement, le Théâtre national de Bulgarie refuse toujours d'inclure les pièces de Papazov à son répertoire, et pas pour des raisons esthétiques : certaines sont écrites dans une langue presque standard, il n'y a que leur contenu politique qui continue à déranger. C'est ainsi que la pièce *Nadežda l'aveugle* (1978), qui dénonce les conditions de vie des personnes ayant un handicap sous le communisme, n'a été jouée qu'après le succès de *Parler à ses puces*. Une autre pièce (*Iznesi me na gornata zemja*, « Transporte-moi sur la terre supérieure », 1982), qui évoque la débauche sexuelle et la corruption morale de l'univers d'un cinéaste à la mode sous l'ancien régime, toujours vivant et vénéré, dérange autant aujourd'hui que lorsqu'elle a été écrite, bien que le cinéaste n'y soit pas nommé sous son vrai nom. Cette pièce sera bientôt lue à la Radio nationale bulgare. De même, la première œuvre en prose de Papazov, une nouvelle qui aborde de façon feutrée la conversion des Pomaques ou Bulgares de confession musulmane depuis environ trois siècles, a été saluée par l'écrivain officiel Nikolaj Hajtov, mais elle n'a été publiée qu'en 1999.

La censure a été un peu plus clémentine envers Papazov quant à ses scénarios de films. C'est sans doute dû au fait que le cinéma était considéré comme moins dangereux que le théâtre. Le film *Une trentenaire d'aujourd'hui* (1982) a ouvert la voie au cinéma anticommuniste en Bulgarie. Papazov y dépeint les frasques d'un Professeur des universités, en gardant son vrai nom, qui voulait systématiquement obtenir des faveurs sexuelles de toutes ses étudiantes, en dépit de son âge avancé. Mes parents connaissaient le Professeur ainsi tourné en dérision et racontent que le film a eu un effet réel sur l'émancipation des jeunes femmes, qui pouvaient désormais lutter contre le harcèlement grâce au persiflage. Bien entendu, le harcèlement sexuel existe partout, mais en Bulgarie, le Professeur en question n'a même pas été menacé de sanctions administratives. Toutefois, le film de Papazov qui a eu le plus grand retentissement, tout en déjouant la censure, c'est le désormais classique *Tout n'est qu'amour* (1978). Le film est clairement une œuvre dissidente, en ce qu'il offre un aperçu des sanctions disproportionnées que devaient subir les jeunes délinquants sous l'ancien régime. La narration tourne autour des amours de deux adolescents, dont le garçon est un évadé d'une « Ecole de rééducation par le travail », institution confinant au camp de concentration pour mineurs. Avant le scénario, Papazov avait écrit une nouvelle, qui n'est parue qu'en

1 Mes excuses pour ceux qui préfèrent la transcription Jeliou Jelev. Je trouve cette dernière absurde puisque Želez lui-même écrit son nom Zhelyu Zhelev en anglais. En outre, en français standard, il faudrait écrire Jélyou Jélev afin de respecter la prononciation (A.P.).

1999. Celle-ci remet en question la façon de s'attaquer aux causes de la criminalité juvénile. Les méthodes répressives des communistes ne faisaient qu'occulter les problèmes, sans les résoudre. Or, aborder le problème des camps pour mineurs pouvait être ressenti comme un pas vers l'évocation des camps de concentration pour adultes. Pour déjouer la censure, le film contourne la critique frontale en faisant passer l'histoire d'amour au premier plan. Néanmoins, la jeune fille tombée enceinte doit subir un avortement forcé, imposé par sa mère, ce qui fut suffisamment éprouvant pour le jeune public de l'époque.

L'œuvre cinématographique, théâtrale et en prose de Papazov forme un tout cohérent à plusieurs égards. D'abord et surtout en ce que la parole artistique y est toujours expérimentale, et jamais conventionnelle. Tous les personnages sont définis par leur idiolecte, par leur langage. On constate un refus de recourir à la langue littéraire standard, sauf lorsqu'elle correspond à une utilisation véridique. Mais contrairement à d'autres auteurs (un Radičkov, par exemple), ce n'est pas un dialecte qui prédomine, dans des utilisations d'ailleurs la plupart du temps sporadiques. Dans la nouvelle *Tout n'est qu'amour* et dans *Transporte-moi sur la terre supérieure*, c'est l'argot de Sofia qui prédomine. Dans *La fureur* (2005), on a droit à des passages d'une grande valeur ethnographique, puisant dans le parler des Karakatchanes, cette population nomade slavophone et hellénophone de la Macédoine grecque et des Rhodopes bulgares, qui s'est figé au dix-neuvième siècle. Dans *Comme une mouche dans un tambour* (*Mua u tupan*, 1986), nous avons affaire à un morceau de littérature en chope<sup>2</sup>. Le fait qu'un Sofiote affiche une telle connaissance des dialectes n'est pas assimilable à une simple fumisterie. Le questionnement identitaire dans les Balkans ne passe-t-il pas par la réflexion sur la définition de la langue standard ? (Des linguistes de plus en plus nombreux pensent que le pouvoir n'aurait pas dû privilégier certains parlers bulgares par rapport à d'autres.) Dans *Parler à ses puces*, on est confronté aux perles de l'argot des taulards sous l'ancien et le nouveau régimes.

Dans *La braderie à démons*, on a affaire pour la première fois dans la littérature bulgare à un texte qui se veut le plus proche possible de l'oralité, mais que l'intellectuel bulgare a du mal à comprendre. L'argot des Tsiganes de Varna pose, semble-t-il, d'insurmontables problèmes de compréhension. Or, la littérature doit-elle être réservée aux élites ? Les Tsiganes n'ont-ils pas droit de cité en littérature ? C'est la première fois qu'un auteur bulgare fait parler des personnages tsiganes au théâtre. Il existe bien quelques auteurs tsiganes de langue bulgare, mais qui écrivent surtout pour leur communauté, notamment des contes pour enfants. Parmi les auteurs bulgares connus, outre Papazov, seul l'écrivain et éditeur Dimităr Tomov consacre des textes en prose au mode de vie des Tsiganes.

Dans *La braderie à démons*, on peut voir à l'œuvre deux conceptions contradictoires de la fatalité. Pour Andrea Koschwitz, l'univers des Kardaraches est une caricature de l'ordre occidental :

« Dans cette œuvre de Papazov, « l'œil » qui s'appelle Simona guette impatientement l'arrivée de l'authentique. Toutefois, ce qu'elle voit, et ce qu'elle finit par ressentir par sa propre chair, ne fait que s'apparenter au monde qu'elle connaît déjà. Le travail manuel dont personne ne veut, le trafic de femmes, la prostitution et le vol à la tire règlent la vie des marginaux. Là comme ailleurs, c'est la mafia, en tant qu'unique structure organisationnelle, qui a le dernier mot. »<sup>3</sup>

Mais on peut aussi analyser l'œuvre différemment, par référence au détournement moderne du sens de la tragédie classique. En effet, ce n'est pas l'hubris qu'on punit, comme on s'y attendrait, mais bien le fait pour Benko de vouloir mener une vie affranchie d'ethnocentrisme et de conditionnements claniques. Il veut être un

2 Le parler des Chopes, ces paysans vivants de la région de Sofia, a fait l'objet de tentatives de codification par les Serbes, au même titre que la langue macédonienne d'aujourd'hui. Ont notamment été traduites en chope certaines nouvelles de Jordan Jovkov !

3 *Theater Heute*, août 2003, traduit de l'allemand.

homme normal, respecté pour ce qu'il est, et non pas seulement désiré par Simona en tant qu'objet sexuel. Ce faisant, il rejoint un ordre du monde que son clan fuit délibérément. Mais la perversion du monde étant ce qu'elle est, c'est précisément cette volonté de normalité qui lui vaut les foudres du destin : il devient le bouc émissaire de sa tribu, et doit accepter d'aller en prison à la place des autres, car il faut que les chefs de la bande soient en liberté. La microculture des exclus serait-elle en train de gagner du terrain ?

Pour finir, il faut peut-être dire un mot à propos de l'érotisme et de la sexualité dans l'œuvre de Papazov. Le public occidental risque d'être un peu repoussé par certaines scènes à cause d'un sentiment de saturation à la lecture des auteurs contemporains. Toutefois, chez Papazov, il s'agit toujours de briser des tabous tout en respectant, malgré tout, une certaine bienséance. Les personnages qui s'expriment vulgairement sont ceux qui ne peuvent pas parler autrement. En effet, l'emploi de termes dialectaux, désuets, tirés d'un argot ultra-recherché, voire ultra-codé, permettent de préserver une certaine décence.

Sur les 11 pièces, seulement quatre au total ont été jouées. Pourtant, la critique a estimé, à l'occasion de la parution du dernier livre du dramaturge, que nous avons affaire à un des meilleurs dramaturges bulgares de tous les temps.

Boyan Papazov travaille actuellement sur le scénario d'un documentaire dédié à Stéphane Botchev, un survivant des camps de concentration communistes qui a laissé de magnifiques mémoires, dont le premier volume est disponible en français aux éditions *Noir sur blanc*. Il écrit également une nouvelle pièce en rapport avec l'écrivain satirique Aleko Konstantinov.

Athanse Popov, août 2006